

JOURNAL DU LOT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi

10 fr. par AN

HORS DU DÉPARTEMENT : 12 francs par an.

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

ADMINISTRATION

CAHORS : L. LAYTOU, DIRECTEUR, RUE DU LYCÉE

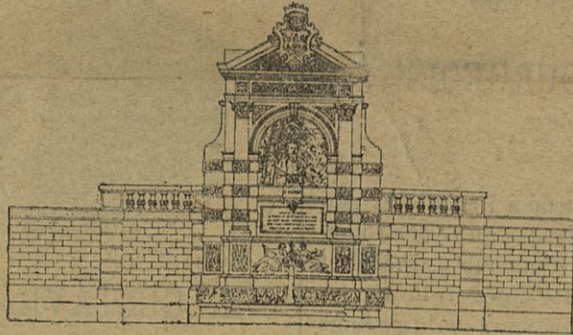
L'Agence HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, n^o 34, et Place de la Bourse, n^o 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

PUBLICITÉ

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent.
RÉCLAMES — 50 —

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

FÊTES DE CAHORS



DU 3 JUILLET 1892

INAUGURATION DU MONUMENT CLEMENT MAROT

LE MONUMENT

Avant d'entrer dans les détails des brillantes fêtes de ce jour, nous croyons utile de retracer, dans quelques lignes rapides, l'histoire du monument élevé à notre poète Clément Marot, la manière dont le projet a pris naissance, et de rendre hommage à toutes les hautes personnalités qui ont bien voulu s'associer à la réalisation d'une œuvre qui consacre si magnifiquement la gloire d'un des plus illustres enfants du Quercy.

ORIGINE DU PROJET

Depuis longtemps la presse locale avait, par intervalle, émis l'idée d'élever un monument à Clément-Marot. Mais ce projet n'avait fait que l'objet de ce que nous appellerions des propos en l'air.

Il n'en était, pour ainsi dire, plus question, lorsque la proposition fut renouvelée au cours de la séance du 7 Mai 1888 tenue par la Société des Etudes du Lot.

Nous citons le procès-verbal :

« M. de Laroussilhe propose à la Société de prendre l'initiative de l'érection d'un monument à Clément-Marot.

La Société, à l'unanimité des membres présents, prend en considération cette proposition qui a pour but de perpétuer le souvenir d'un des premiers maîtres de la langue française et décide... de nommer une commission...

Dans l'une des séances qui suivirent, la Société constitua cette commission.

M. Valette, chef d'institution, absent à la séance, fut nommé président.

M. Louis Combarieu, vice-président.

MM. de Laroussilhe, Rougé et Blanc, secrétaires.

Troisième : M. Calvet.

Membres : F. Cangardel, Baudel, Calmon, Jules Combarieu, P. de Fontenilles, d' Leboeuf, Malinowski, Daynard, Combes, Pouzergues, Delapier, Girma, Greil, Salamon et Rouquet.

Telle est l'origine.

CONCOURS DÉVOUÉS

Mais malgré les efforts de la Société des Etudes, le projet n'aurait abouti qu'à un résultat insuffisant et indigne du poète, sans la présence à la direction des Beaux-Arts de notre compatriote M. Larroumet. Arts de notre compatriote M. Larroumet, qui, en nous faisant accorder gratuitement par l'Etat les mosaïques du monument, le bas-relief en marbre blanc, le buste de Marot, en un mot toute la partie artistique, a obtenu pour nous l'équivalent d'une subvention de 25 à 30 mille francs.

PATRONAGE

La commission d'initiative constitua à son tour un comité d'honneur, où figurent d'abord les sommités de l'art et de la littérature françaises et ensuite nos compatriotes les plus en vue ou les plus distingués. C'est sous le patronage de ces hommes éminents que la commission se mit courageusement à l'œuvre. Elle a eu la bonne fortune de réussir au-delà de ses espérances.

BIOGRAPHIE

Nous donnons ci-dessous, d'après une gravure du temps, le portrait de Clément-Marot. Nous le faisons suivre d'une courte biographie bien de nature à faire connaître et aimer le grand poète quercynois.



CLÉMENT MAROT

Le poète que Cahors vient de faire ainsi revivre dans la gloire d'une solennelle et pieuse apothéose, naquit en l'année 1495; sa maison natale, si l'on en croit les historiens locaux, est située non loin de ce Monument dans lequel l'immortalité qu'il a acquise depuis des siècles vient d'être matérialisée par les soins de ses admirateurs, et grâce surtout à la généreuse intervention d'un de ses plus brillants commentateurs dont le nom est aujourd'hui dans toutes les bouches à Cahors : M. Larroumet. Si celui dont l'éminent professeur à la Sorbonne vient de parler avec tant d'autorité et d'ampleur eût suivi la carrière tracée par la volonté paternelle, nous n'eussions pas eu la satisfaction d'inscrire son nom au livre d'or des célébrités quercynaises. Son père, Jean Marot, en effet, qui était cependant un poète lui aussi, le destinait à la magistrature; aussi, dès l'âge de dix ans, l'appela-t-il à Paris pour le placer comme clerc chez un procureur du Châtelet; mais tels n'étaient pas les goûts de l'enfant. Il ne tarda pas à être distingué, d'ailleurs, par Marguerite de Valois, qui devait plus tard lui faire confier, à la mort de son père, les fonctions de valet de chambre de François I^{er}.

Dès son entrée en fonctions, Marot dédia au roi un poème : le *Temple de Cupidon*. Après l'avoir accompagné en 1520 au camp du drapeau d'or, puis en Italie (1521) et s'être fait blesser à Pavie, il prit parti pour la religion réformée et se vit emprisonner au Châtelet où il composa l'*Enfer*; puis il fut transféré dans les prisons de l'évêque de Chartres, son ami, qui adoucit tellement les rigueurs de son emprisonnement, que le poète composa le *Roman de la Rose*. Enfin, délivré, il publia l'*Épître aux dames de Paris*, qui lui valut de nouvelles persécutions et le força à aller demander asile en Béarn à sa puissante et, dit-on, sensible protectrice Marguerite, qu'il ne tarda pas à quitter pour la duchesse Renée de Ferrare. Il fit connaissance à ce moment avec Calvin, aussi fut-il bientôt chassé sur l'ordre du Pape Paul III. Réfugié à Venise, il obtint sa grâce par l'intervention de Renée; mais la publication de ses *Psaumes* lui coûta un nouvel exil à Genève, d'où le chassa l'austérité des mœurs réformées. Il demanda un asile à Charles III de Piémont, et, à peine âgé de cinquante ans, alla mourir pauvre à Turin en 1544.

Marot fut le poète de l'amour et du sourire;

ses meilleurs titres à la gloire sont ses *Élégies*, ses *Épigrammes* et surtout ses *Épîtres*, parmi lesquelles il faut remarquer celle adressée au roi sur son valet, qui l'avait dérobé, et celle où il a créé la fable, plus tard imitée par Lafontaine, du *Lion et du Rat*. Indépendamment de ces œuvres, il ne faut pas oublier la traduction des *Psaumes*, qui se chante encore dans les églises réformées, ainsi que celle des *Métamorphoses* d'Ovide, des *Sonnets* de Pétrarque, etc. Dans ces divers ouvrages poétiques, Marot se sert surtout de la langue des cyclopes du XII^e et du XIII^e siècles; son style et sa prosodie s'inspirent volontiers de ceux de Charles d'Orléans; mais ce qui lui est propre et qui fait l'originalité et la valeur de ses œuvres, c'est la façon dont il a poli la langue, dont il a manié le vers de dix pieds, si difficile cependant à tourner d'une façon à la fois svelte et correcte, et enfin le reflet de sa bonne humeur et de sa gaieté naturelle qui éclaire tous ses vers comme d'un jour très doux.

Cette bonne humeur et cette gaieté, l'auteur du buste qui transmettra désormais aux futures générations cadurciennes sa physionomie joviale et fine, le lauréat du Salon, M. Edmond Turcan, a bien su la saisir et lui aussi la répandre sur toute son œuvre pour l'embellir et l'animer. Ce sont elles qui ont conduit Marot à l'immortalité; il était juste qu'on les fit revivre en même temps que le poète, dans sa ville natale, au pied de ces coteaux où « le fleuve Lot roule son eau peu claire. »

Concours Poétique

La Société des Etudes du Lot ayant ouvert un concours de poésie française à l'occasion de l'érection du monument à Clément Marot, a couronné deux à-propos de nos compatriotes MM. F. de Laroussilhe (1^{er} prix : médaille de vermeil), et Joseph Blanc (2^e prix : médaille d'argent). Nous sommes heureux de pouvoir donner les deux poésies couronnées.

ODE A CLÉMENT MAROT

P. R. M. DE LAROUSSILHE (MARIUS PRACY)

(1^{er} Prix)

Quand le poète est sur la terre,
Les envieux et les méchants
Rendent parfois sa vie amère
Et de leurs cris couvrent ses chants.
Ensuite, fouillant sa mémoire,
Ils jettent l'insulte à sa gloire
Comme un chacal au lion mort;
Et la foule avec sa huée
Contre son œuvre conspuée
Accourt se ruer sans remords.

Mais un jour vient où la justice,
Plus forte que l'iniquité,
Éclaire d'un flambeau propice
Le nom au long oubli resté.
Alors vole la renommée,
Et la Muse, enfin acclamée,
Est heureuse de ce retour,
Car à la haine jamais lasse,
Aux cris de l'envie, a fait place
Un immense bravo d'amour.

O Muse de Marot ! joyeuse
Et blonde fille des Gaulois,
Foule aux pieds, fière et radieuse,
Ta robe de deuil d'autrefois.
Toi que jadis, comme Ophélie,
Les angoisses avaient pâlie,
Viens écouter nos les troublants.
Couronne-toi de jeunes roses.
C'est l'heure des apothéoses,
Dans le bronze et les marbres blancs.

Ton poète n'est plus le hère
Qui, sans asile et sans foyer,
Errait sur la terre étrangère,
Cherchant un toit hospitalier,
Et qui, pris de désespérance,
Aspirait vers sa douce France.
Non ! nimbé d'immortels rayons,
Ton compagnon de l'exil sombre
A surgi triomphant de l'ombre
Pour la gloire des Panthéons.

Mais ce qui l'émeut davantage
Dans l'aube de ce renouveau,
C'est de voir enfin son image
Dressée auprès de son berceau. —
A quelques pas de ces collines
Où fleurissent les églantines
Qu'enfant il aimait à cueillir,
Tandis que, délices suprêmes,
Il sentait sourdre les poèmes
Qui de son cœur voulaient jaillir.

Et toi vénéré maître, écoute !
Dans la splendeur des nuits d'été,
Lorsque de l'éternelle voute
Descend une pâle clarté,
Les femmes qui te furent chères
Ici viendront, ombres légères,
Pour te redire leurs amours,
Et ce seront de doux murmures
Mélés aux soyeuses frôlures
Des longues traînes de velours.

L'âme de leurs discours ravie,
Marot, tu reverra seneor
L'illustre vaincu de Pavie
T'apparait chamarré d'or.
Et se souvenant du poète
Qui fut vaillant dans la défaite,
Lui, dont le renom sans rival
Vivra parmi nous d'âge en âge,
Devant les traits de l'ancien page
Inclinera son front royal.

A l'aube, fauvelles, mésanges,
Et cent autres petits oiseaux
Se griseront de leurs louanges,
Cachés au fouillis des rameaux.
Du fleuve la voix incertaine
Comme un écho de mer lointaine
Dans un rêve te bercera.
Tu seras honoré des hommes
Tant que pommiers porteront pommes
« Tant qu'oui et nenni se dira. »

A CLÉMENT MAROT

(A PROPOS)
PAR M. JOSEPH BLANC
Médaille d'argent

J'aime fort.... une.

C'est à Cahors, au vin vermeil et plein de flammes
Qui fait couler un sang généreux, où les ames
Sans trêve ont fait d'amour, au ciel ensoleillé,
Au pied de ces coteaux embaumés de dictames.
Qu'un jour Marot s'est éveillé.

Un conteur naïf dit qu'à cette heure d'ivresse,
La brise était légère ainsi qu'une caresse;
Qu'un murmure aérien dans les cieux s'élevait,
Et que, charmé, devant le fils de sa tendresse,
Son père, un poète, chantait.

Et les Muses, un jour, à tant d'autres rebelles
Dictèrent à l'enfant ces pages immortelles.
Où la tristesse est douce et le rire sans fiel,
Et, comme de l'abeille elles avaient les ailes,
Elles eurent aussi le miel.

Marot à ses amours a dû toute sa gloire,
Et les faveurs d'un roi qui domine l'histoire
Parmi les troubadours et parmi les guerriers,
Et dont le peuple encor honore la mémoire
Parce qu'il aime les lauriers !

Mais que n'a-t-il toujours chanté sur cette lyre
Qui vibre au moindre amour lorsque son cœur soupire
En des accents divins, doux et mélodieux,
Que voulût-il franchir les bornes de l'empire
Où règne Astarté chère aux Dieux !

Or Marot négligea ce charmant badinage
Après des sonnets sur le joyeux rivage
Que les ondes du Lot frappent en murmurant,
Et sa Muse aborda la retraite sauvage
Du philosophe et du savant.

Alors elle cessa de captiver le monde ;
Elle vit déchirer sa chevelure blonde
Dans les combats sans fin de nos religions,
Se faisant mutiler pour une œuvre inféconde,
Brebis jetée à des lions !

Le rêveur exilé dut vider un calice ;
Après avoir vaincu ses rivaux dans la lice
Il dut, comme un coupable, expier son talent,
Tant il faut que, parfois, le poète périsse
Avant l'holocauste sanglant !

Et cependant, voici que Marot se relève
Plus joyeux et plus fier, comme plein de la sève
Qui montait dans son cœur aux jours du renouveau ;
Voici qu'auprès de nous, souriant, il se lève,
Ravi pour toujours au tombeau !

C'est que nous tous ici, ce n'est pas le sectaire
Que nous venons fêter ! Celui qui sut nous plaire
Est l'élegant poète au front large et rêveur,
Celui qui ne connut de combats ou de guerres
Que ceux qui partageaient son cœur.

Nous, que l'idéal jamais rien ne divise,
En relisant ses vers pleins de parfums de brise,
Nous l'honorons sans crainte et l'aimons sans remord !
Et, devant son image évoquant sa devise,
Nous répétons : « La mort n'y mord ! »

NOS NOTES

Après ces pieux hommages rendus au poète, nous croyons être agréable à nos lecteurs en publiant la biographie du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui vient honorer de sa présence la fête du 3 juillet, et présider l'inauguration du monument.

Nous y joignons celle de notre compatriote M. Gustave Larroumet, collaborateur de M. Léon Bourgeois, comme directeur des Beaux-Arts et qui continue à honorer son pays par la place qu'il s'est faite dans la critique française et l'enseignement supérieur.



M. LÉON BOURGEOIS

Député de la Marne,
Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts

M. Léon Bourgeois est né à Paris le 21 mai 1851. Il fit de brillantes études au Lycée Charlemagne, fut lauréat du Concours général et prit ses grades à la Faculté de droit de Paris. Entré au ministère des travaux publics dans le service des bâtiments civils, il ne tarda pas à passer dans l'administration préfectorale. Successivement sous-préfet de Reims et préfet du Tarn, il se distingua très vite par la fermeté de ses convictions républicaines, une intelligence de premier ordre et une rare capacité de travail.

D'un caractère ferme et droit, il sut plusieurs fois terminer de graves difficultés sans recourir aux moyens de rigueur ; c'est ainsi que dans le Tarn, il mit fin à une grève qui prenait des proportions inquiétantes, en intervenant de sa personne auprès des ouvriers et des patrons. Il reçut, à cette occasion, la croix de la Légion d'honneur. Devenu Secrétaire général de la préfecture de la Seine, il fut appelé à l'importante préfecture de Toulouse, où il a laissé les meilleurs souvenirs, et revint à Paris au bout de peu de temps, comme directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'Intérieur.

Lorsque éclata la crise présidentielle de 1887, la préfecture de police se trouva tout-à-coup sans titulaire, dans des circonstances menaçantes. Nommé préfet de police, M. Léon Bourgeois sut prendre sans bruit et sans étalage les mesures qu'exigeait la situation ; il assura la sécurité de Paris et des Chambres. Il donna sa démission pour se présenter à la députation dans le département de la Marne et fut élu à une grande majorité. M. Floquet, qui venait de constituer le ministère d'avril 1888, en y prenant le portefeuille de l'Intérieur, appela bientôt après M. Bourgeois au poste de Sous-Secrétaire d'Etat.

M. Bourgeois avait repris sa place sur les bancs de la Chambre, sous le ministère Tirard, lorsque, M. Constans, ministre de l'Intérieur, ayant donné sa démission, il fut appelé à le remplacer. Il ne conserva ce poste que peu de jours, le ministère de Freycinet ayant succédé au ministère Tirard ; mais il avait eu le temps de prononcer, sur une interpellation qui lui était adressée, un discours accueilli par les applaudissements de la majorité et qui le classait au premier rang des orateurs de la Chambre. Dans le nouveau cabinet, il échangea le portefeuille de l'Intérieur contre celui de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Lettré et artiste, M. Bourgeois apportait dans ce ministère des aptitudes toutes particulières. Il imprima aussitôt aux diverses parties de son important service une impulsion énergique, pour mener à bonne fin les réformes entreprises par ses prédécesseurs et en appliquer de nouvelles qu'imposaient les besoins de l'enseignement national. Il n'est guère de questions soulevées depuis 1870 pour la réorganisation de l'enseignement publique ou des Beaux-Arts, où il n'ait apporté une solution pratique, complétant ou améliorant les mesures prises jusqu'à présent ; mais il aura attaché son nom à deux réformes particulièrement urgentes, l'amélioration de la situation des maîtres répétiteurs et la constitution de l'enseignement moderne, qui a remplacé l'enseignement spécial. Dans les Beaux-Arts, il a commencé la réorganisation des Manufactures nationales, pour les mettre à même de rendre à l'enseignement appliqué de l'art les services que doit en attendre la démocratie ; il a profité de la vacance des deux directions de l'Opéra et de l'Odéon pour introduire dans les cahiers des charges de ces deux théâtres, un ensemble de prescriptions qui mettent à la portée des spectateurs moins fortunés les chefs-d'œuvre du répertoire musical et littéraire.

Lors de la dernière crise ministérielle, M. Léon Bourgeois fut chargé de constituer un

cabinet. Il céda cette mission à M. Loubet et se contenta de conserver le portefeuille de l'Instruction publique. Dans la force de l'âge et du talent, M. Léon Bourgeois est un des hommes d'Etat sur lesquels la République peut fonder les plus sûres espérances et auxquels l'avenir réserve un grand rôle.



M. GUSTAVE LARROUMET

Membre de l'Institut
Directeur honoraire des Beaux-Arts
Professeur à la Sorbonne

Chacun dans le département du Lot connaît M. Gustave Larroumet, qui est né et a fait ses études au milieu de nous. Il y compte de nombreuses amitiés et y séjourne autant que le lui permettent ses fonctions. Il nous suffira donc de rappeler les principales dates de sa rapide et brillante carrière.

M. Gustave Larroumet est né le 22 septembre 1852, à Gourdon, où son grand-père maternel, M. Périé, était procureur près le tribunal civil et fut ensuite maire de la ville. Son père, originaire de Puy-l'Evêque, était entré dans l'administration des contributions indirectes. Nature loyale et bienveillante, il a laissé les plus honorables souvenirs dans notre pays où il est mort en 1887, entouré de l'estime générale.

Elève du collège de Gourdon, du lycée de Cahors et du lycée d'Agen, M. G. Larroumet obtint dans ses études une série de succès qui faisaient excuser, nous pouvons le rappeler aujourd'hui, un humeur fort indisciplinée. Ses anciens camarades n'ont pas oublié certaines histoires restées légendaires parmi eux, pas plus que ses prouesses de vélocipédiste et de cavalier, durant les vacances, aux environs de Catus et de Gourdon. Il venait d'être reçu bachelier ès-lettres et ès-sciences, lorsque éclata la guerre de 1870. Il s'engagea à Bordeaux dans un régiment de dragons, passa dans la compagnie des francs-tireurs du Lot, lorsqu'elle eut été constituée et servit à l'armée de la Loire. A la paix, il alla suivre les cours de la Faculté des lettres d'Aix, y prit le grade de licencié et fut nommé professeur d'histoire au lycée de Nice. Reçu rapidement agrégé de grammaire, puis des lettres, il enseigna aux lycées de Vendôme et de Bourges, fut appelé à Paris et professa les classes supérieures des lettres au collège Stanislas, au lycée de Vanves et au lycée Henri IV. En 1882, il passa ses thèses de doctorat ès-lettres à la Faculté des lettres de Paris, avec un tel éclat que sa thèse française sur *Marivaux, sa vie et ses œuvres* fut aussitôt couronnée par l'Académie française. M. Larroumet occupait la chaire de rhétorique au lycée Henri IV, lorsqu'il fut appelé en 1884, à une chaire de maître de conférences de littérature française, créée pour lui à la Sorbonne, sur la demande de la Faculté des lettres.

M. Larroumet fut un des professeurs les plus écoutés du haut enseignement parisien. En même temps, il collaborait à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue politique et littéraire*, où il s'occupait surtout de littérature dramatique. Son enseignement et ses écrits le rangèrent parmi les plus brillants critiques de notre temps, tandis que ses conférences, notamment au théâtre de l'Odéon, faisaient apprécier par un public étendu l'agrément et la vigueur de sa parole. Au mois de mars 1888, M. Edouard Lockroy, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, le prenait comme chef de cabinet, et, au mois de juin suivant, il le nommait directeur des Beaux-Arts.

Ce dernier poste est, certainement, un des plus laborieux, des plus difficiles et des plus enviables de l'administration parisienne ; M. Larroumet le remplit avec éclat. Pendant l'exposition universelle, il eut beaucoup à payer de sa personne et se fit également apprécier pour sa puissance de travail, par ses qualités d'orateur, dans les cérémonies publiques et à la Chambre, comme commissaire du gouvernement. De tels succès ne vont guère sans soulever des jalousies et des haines. Violentement attaqué par un journal, à la suite des incidents tumultueux qui marquèrent la représentation de *Thermidor* à la Comédie-Française, en janvier 1891, M. Larroumet dut mettre fin à celles de ces injures qui étaient d'ordre personnel en demandant raison à leurs auteurs. Ces attaques n'avaient guère entamé l'opinion artistique, car, au mois de mai suivant, il était élu membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Directeur des Beaux-Arts depuis près de quatre ans, M. Larroumet désirait ne pas rester plus longtemps éloigné de sa chaire

et reprendre sa carrière d'homme de lettres. Il demanda, au mois de novembre 1891, à rentrer à la Sorbonne et y retrouva tout le succès de son enseignement. Il recommandait en même temps sa collaboration aux grands recueils de littérature.

Chevalier de la Légion d'honneur, en 1887, comme professeur et écrivain, M. Gustave Larroumet a été promu officier le 12 juillet 1891, pour services exceptionnels rendus comme directeur des Beaux-Arts.

LES FÊTES

M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique est arrivé samedi soir par le train de 8 h. 41.

M. le Préfet du Lot était allé le recevoir à la limite du département et M. Larroumet était également allé le rejoindre à Gourdon. La gare avait été ornée pour la circonstance, de verdure et de drapeaux tricolores et la salle d'attente des premières avait été aménagée avec un goût parfait.

Le train ministériel est arrivé avec 16 minutes de retard. Son arrivée a été annoncée par vingt-et-un coup de canon.

M. le Maire entouré de son Conseil a souhaité la bienvenue au ministre. La foule sur tout le parcours de la gare à la Préfecture était énorme et les cris de Vive le Ministre ont souvent retenti.

Nous passons sur tous les détails des réceptions officielles et des visites aux établissements d'Instruction sur lesquels — nous reviendrons ultérieurement — pour répondre à la véritable attraction du jour : les discours prononcés, à l'Inauguration du monument.

Inauguration du Monument

Cette partie de la fête est splendide. Au premier rang de l'estrade d'honneur, nous remarquons à droite du Ministre : MM. le général de division ; Valette ; le général de brigade ; Béral, Pauliac sénateurs ; Rey, député, le président du Tribunal de première instance ; à gauche du Ministre : MM. le Maire, le 1^{er} président de la Cour d'appel ; le Préfet, Larroumet membre de l'Institut ; Talon, Vival, Lachize députés du Lot ; La musique du 7^e égaie la cérémonie de ses meilleurs morceaux.

M. Valette, président du Comité Clément Marot prend le premier la parole :

Discours de M. H. Valette

Président du Comité d'initiative

Monsieur le Ministre,
Mesdames, Messieurs,

Ma première parole doit être un remerciement aux collaborateurs, à des titres divers, de la Société des Etudes du Lot, dans l'œuvre qu'elle a accomplie et dont cette fête est le couronnement.

C'est pourquoi, au nom de la compagnie que j'ai l'honneur de représenter aujourd'hui, j'adresse l'expression de notre plus vive gratitude aux célébrités françaises qui ont abrité notre projet de leurs grands noms ;

A l'éminent ministre que je suis heureux de saluer devant les compatriotes du poète, en présence d'un auditoire où nul n'ignore ses largesses envers notre cité ;

A M. le Préfet du Lot, l'administrateur aimable et si bienveillant pour nous ;

A M. le Maire et à la municipalité de Cahors, dévoués et généreux jusqu'à la dernière heure ;

A M. Rodolose, l'architecte aussi habile que désintéressé, qui, en guise d'offrande, a tracé le plan de cet éloquent édifice ;

A tous ceux enfin, artistes, hommes politiques, chefs de service et citoyens, qui n'ont voulu être à la peine qu'afin de voir Clément Marot à l'honneur ;

Enfin, il est un quercinois qui il serait ingrat d'omettre, car il a été, en quelque sorte, l'âme même de notre œuvre. Non content, en effet, de nous combler grâce à son légitime crédit auprès des pouvoirs publics, il est venu, pour Marot, nous faire entendre sa parole d'érudit et de charmeur incomparable.

Messieurs, au nom de l'unanimité, puis-je dire, des membres de la Société des Etudes du Lot, je remercie celui qui a assuré le triomphe de notre entreprise si magnifiquement réalisée : M. G. Larroumet, directeur honoraire des Beaux-Arts et membre de l'Institut.

Ma tâche serait déjà terminée, Messieurs, si je n'avais un regret à exprimer devant ce monument : c'est que le Quercy, qui aime toutes ses gloires, comme une mère tous ses enfants, ne puisse rendre à chacune l'hommage mérité.

Notre vieille province, en effet, ne compte pas seulement des écrivains de la puissance de Fénelon, des pontifes comme Jean XXII, des esprits investigateurs tels que les Champollion, ni des poètes pareils à Clément Marot, Mignard et Olivier de Magny.

En suivant nos annales à partir des jours épiques où sombra l'indépendance gauloise, cette terre aux paysages si variés, si pittoresques, et maintenant, hélas ! désolée par le désastre agricole, nous apparaît comme la nourricière infatigable,

gale des bons serviteurs du pays, depuis Luctérius jusqu'à Gambetta.

Je citerai au hasard Galiot de Genouillac, Murat, Bessières, Ramel, Cavaignac, Marbot, Lambert et de Verninac.

Mais un dénombrement complet serait une fatigue; élever un monument à chacun d'eux serait convertir notre cité en panthéon. Nous ne sommes pas assez riches pour les honorer tous. Le seul temple qu'ils possèdent, c'est, à côté de l'histoire, notre mémoire reconnaissante.

Il n'a pas de monument celui qui, chef suprême des derniers Gaulois, vit mutiler ses compagnons d'armes, lui pour qui d'aucuns de nous rêvaient quelque statue au sommet de ces collines, colossale comme sa légende.

Rien ne nous rappelle l'héroïsme de ces consuls de Cahors, qui après avoir, avec leurs compatriotes, lutté pendant un siècle contre l'invasion anglaise durent, décimés, réduits à manquer de pain, abandonnés du roi de France, livrer pleurant de rage, leur ville à l'étranger.

Ni le marbre ni le bronze ne nous ont transmis le souvenir de ce Sénéchal et de ces citoyens défendant pied à pied, pierre à pierre, quatre jours et quatre nuits durant, leurs foyers assaillis par Henri de Navarre.

L'ombre de celui que nous fêtons en ce moment n'est point jalouse de ces glorifications, car les poètes sont les amis des guerriers, et Clément-Marot lui-même avait reçu le baptême sanglant des champs de bataille.

En attendant que justice soit rendue à ces hommes dignes d'admiration, nous qui, modestement, recueillons les bribes éparses de l'histoire et de la littérature locales, nous avons voulu arracher de l'oubli où il était tombé dans son pays natal, l'un des plus brillants esprits de la Renaissance, l'infortuné poète du sourire.

Le résultat de nos efforts, aidé de l'Etat et de la municipalité, ce résultat, le voilà.

Messieurs, au nom de la Société des Etudes du Lot, j'ai l'honneur de remettre à la ville de Cahors, le monument élevé à Clément-Marot.

Discours de M. le Maire

Monsieur le Ministre,
Messieurs et Chers Concitoyens,

Cahors acquitte aujourd'hui une vieille dette. Peut-être faut-il attribuer cet hommage un peu tardif à l'attitude si ondoyante de notre illustre Compatriote; attitude qui ne le rattache, d'une manière incontestée, à aucune grande Ecole philosophique ou religieuse.

Néanmoins, j'ai hâte de le dire, Cahors ne fut jamais ingrat envers la mémoire de l'un de ses plus illustres enfants; il fut toujours fier d'être la patrie de Clément Marot et la persévérance de cette grande renommée, n'a jamais subi, dans le Quercy, aucune défaillance.

Il appartenait à notre chère Société des Etudes, qui s'est donné la noble mission de favoriser et de développer parmi nous la haute culture intellectuelle, de compiler et de conserver à la postérité les annales si riches et si glorieuses de notre vieille province, de rendre enfin, à la mémoire de notre grand Poète, l'hommage d'admiration qui lui est dû à tant de titres.

Aussi bien, secondés par la commission d'initiative et son digne président;

Grâce à la munificence de Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, qui a bien voulu honorer de sa présence cette solennité littéraire et en rehausser l'éclat;

Au dévouement inépuisable de notre éminent compatriote, M. Larroumet, directeur honoraire des Beaux-Arts;

A la générosité du Conseil général qui, sur la proposition de M. le Préfet, nous a accordé une subvention;

A la bienveillance de M. le professeur Valès, dont nul n'a oublié la brillante et savante conférence;

Grâce enfin au concours de nos honorables concitoyens, MM. Rodolphe et Calmon, qui ont dirigé et exécuté les travaux, nous sommes heureux d'inaugurer aujourd'hui, en l'honneur de notre Poète cadurcien, ce gracieux monument, qui redira éloquemment aux générations futures combien est fière notre cité d'avoir été le berceau de cette grande gloire!

Pouvions-nous oublier, en effet, que notre Clément Marot est une de nos plus grandes célébrités littéraires? Dernier poète du Moyen-âge et le premier des temps modernes, il fut comme la transition et le trait d'union de ces deux périodes mémorables. Le premier, il comprit et sut défendre le génie de la langue française, et nul poète de son temps n'eut une teinte plus nationale. Comment d'ailleurs ne pas admirer cet esprit enjoué et railleur, joint à la plus charmante simplicité; cette vieille gaité gauloise avec son goût de terroir à la fois gascon et normand; ces grâces originales qui n'ont pas été effacées par les diverses transformations qu'a subies notre langue: « Minces enveloppes, il est vrai, a dit un illustre critique, mais que l'âge n'a pas flétries et où était recelé le germe de presque tout notre avenir littéraire (St-B.) » Qui

ne sait d'ailleurs le culte d'amour qu'ont rendu les plus beaux génies à ses écrits et à sa mémoire. Oui, Messieurs, aussi longtemps que notre génie national sera sobre et vif, que notre intelligence sera fine et mesurée, notre langue claire et sensée, notre Clément sera glorieux!..

Que dirai-je de son amour pour son pays natal? Certes notre Poète eut une existence passablement tourmentée et subit les fortunes les plus diverses. Cependant, — courtisan et heureux, exilé, poisonnier ou captif, — le souvenir de sa ville natale resta toujours vif dans son cœur; à la cour de France comme à la cour de Ferrare; sur les champs de Pavie comme à Venise, dans sa petite habitation près du Lidor où il oubliait les querelles de ce monde, à la vue du soleil de l'Orient qui venait le réveiller chaque matin, il aimait à se reporter par une vue de l'esprit, aux jours de sa joyeuse enfance qui s'étaient écoulés parmi nous; il célébrait dans ses vers sa langue maternelle, ce patois cadurcien qui avait exercé sur lui tant d'influence; il chantait « le fleuve Lot » aux eaux limoneuses et les montagnes de son cher Quercy où, comme il le dit lui-même, il avait été fait, filé, tissé. — S'il faut en croire nos traditions locales, notre Poète tenait beaucoup à ses domaines du Quercy, les entretenait à grands frais, les visitait souvent; et ce dut être, Messieurs, un beau jour pour lui, celui où il put faire les honneurs de sa ville natale au roi et à la reine de Navarre, à cette illustre Marguerite qui avait été la grande protectrice de sa vie. — Pourquoi faut-il qu'un génie, si national et si brillant, se soit tristement éteint à quarante-neuf ans sur la terre étrangère!

O Poète! Votre exil est fini; reprenez glorieusement aujourd'hui parmi nous votre droit de cité!

O Cahors! Tu rends aujourd'hui à ton illustre enfant ce que tu en avais reçu: Un honneur immense!

Et vous, ô pieux ami, qui écrivîtes son épithaphe, vous étiez heureusement inspiré, lorsque vous graviez sur son humble tombe ces mots ratifiés par la postérité:

« Ci-gît un mort qui toujours vif sera. »

Discours de M. Larroumet

Monsieur le Ministre,

La municipalité de Cahors et le Comité du monument de Clément Marot ont bien voulu se souvenir que vous aviez associé un de leurs compatriotes aux mesures qui ont assuré le succès de leur entreprise et m'inviter à prendre la parole dans cette fête, pour vous exprimer en même temps leur reconnaissance et la mienne. Aujourd'hui comme autrefois, je ne puis avoir ici d'autre rôle que de traduire fidèlement votre pensée et je le remercie surtout de m'avoir une fois de plus procuré cet honneur. Voilà bien longtemps, comme le rappelaient M. le Maire et M. le Président du Comité, que notre Quercy avait conçu le projet de rendre un hommage durable à la gloire de Clément Marot sur le sol où il est né et ils avaient adressé un pressant appel aux amis du poète. Ces amis sont nombreux et on pouvait espérer qu'ils y répondraient avec empressement; mais la France est si riche de gloires et, depuis vingt-deux ans, elle a un tel désir de les consacrer toutes, que la générosité publique, sollicitée par trop de noms illustres, laissait à chaque province le soin d'exalter ses enfants. La nôtre a si largement consacré ses ressources à remplir ses devoirs envers le présent, qu'il ne lui en restait plus guère pour faire honneur à son passé; elle n'aurait pu réaliser son ambition, si l'Etat n'avait libéralement exercé envers elle ce double rôle de tutelle morale et d'éducation, que la République s'est proposé en toutes choses.

C'est à vous, Monsieur le Ministre, qu'est remis le soin de remplir ce rôle en ce qui touche la littérature et l'art; vous avez pensé que, dans le cas présent, l'un devait servir l'autre; vous avez pris en main la cause du poète et, dès ce jour, elle était gagnée. Un de vos prédécesseurs, dont le pays touche le nôtre, M. Fallières, nous avait promis le buste de Clément Marot; non seulement vous avez tenu cette promesse, mais vous avez fait couler en bronze le plâtre accordé par lui, vous avez commandé le bas-relief symbolisant ce que le Lot et la Seine, le Quercy et la France doivent au poète; enfin vous avez confié le complément décoratif de ces œuvres de premier ordre à la manufacture nationale des Gobelins. Nous vous demandions beaucoup, vous avez accueilli toutes nos demandes.

Si notre insistance n'a pu lasser votre générosité, ce n'est pas simplement parce que nous étions des solliciteurs qui tenaient à leur idée; vous avez voulu compléter ici ce que vous faisiez ailleurs, c'est-à-dire favoriser l'exaltation de la Renaissance française dans une des régions où elle s'est attestée avec une fécondité particulière. Villeneuve-sur-Lot

vous doit la statue de Bernard Palissy, un martyr de la pensée et de l'art; demain Sarlat vous devra celle de La Boétie, le premier théoricien des droits de l'homme; aujourd'hui Cahors possède grâce à vous l'image du poète qui a cueilli la fleur moderne de notre langue et de notre poésie. Non qu'elles aient été stériles pendant le rude et long hiver du Moyen-âge; elles avaient eu Villon, le plus grand poète de l'ancienne France, et l'auteur de quelques-uns des plus beaux vers qui aient jamais exprimé la pitié et la tendresse humaine; elles avaient eu Charles d'Orléans, qui faisait pressentir à travers les siècles la grâce passionnée et l'élégance douloureuse d'Alfred de Musset; mais il leur manquait encore la simplicité et l'aisance, la mesure et le naturel, toutes ces qualités antiques, dont les germes, endormis dans le sol gaulois, allaient lever et grandir sous les souffles venus de Grèce d'Italie.

C'est alors que parut Marot et je suis de ceux, je l'avoue, qui appliqueraient à sa venue, bien plus volontiers qu'à celle de Malherbe, le fameux cri de soulagement poussé par Boileau. Fils d'un père normand et d'une mère quercynoise, il allait réaliser dans la poésie cette union des deux moitiés de la France que la conquête avait soumises à un même pouvoir, mais dont les pensées et les idiomes restaient encore étrangers les uns des autres.

De son père, il tenait les qualités de finesse et de mesure dont le Midi devait faire l'apprentissage avec une race moins exubérante. Il lui dut d'apprendre dès l'enfance la langue à laquelle était promise l'hégémonie littéraire de la France, mais je suis bien sûr qu'il reçut des lèvres de sa mère l'idiome énergique et pittoresque que nous parlons encore entre nous. Vous êtes trop ami des lettres, Monsieur le Ministre, pour dédaigner cet idiome; vous savez bien pour quelle part il entre dans les éléments de la langue française, car l'enseignement qui vous doit ses moyens d'existence, puise en partie dans les langues romanes la notion de ses origines. Je profiterai même de ce que vous êtes notre hôte pour dire, dussé-je être un peu moins affirmatif à Paris, que si Marot a été le premier en date des poètes de la Renaissance française, c'est parcequ'il venait du Midi et qu'il apportait au Nord le meilleur de nos qualités. Nous n'avons jamais pêché par excès de modestie, surtout lorsque nous sommes sûrs de notre mérite. C'est ici le cas. Nous retrouvons dans Marot une part de notre langue et de notre esprit. De notre langue il a pris l'expression concise et colorée, car, si nous sommes quelquefois bavards, c'est seulement lorsque nous n'avons pas grand chose à dire; dès qu'une pensée en vaut la peine, nous trouvons le mot juste, le tour rapide, la métaphore qui fait image. Si vous entendiez les habitants de nos campagnes conter ou discuter, vous reconnaitriez qu'il y a parmi eux beaucoup de poètes inconscients. De notre esprit Marot a ce don de raillerie sans méchanceté que nous nous appliquons volontiers à nous-mêmes, et qui, en s'égayant de nos propres défauts, rassure eux d'autrui; il en a surtout la galanterie doucement ironique et il remplace par elle, dans la littérature de sentiment, la grossièreté positive des fabliaux et la subtilité pédante des cours d'amour.

Car, « maître Clément » haïssait par dessus tout le pédantisme. Il apprit juste assez le latin pour deviner la grâce antique; il eut, lui aussi, « sa jeunesse folle » et jamais il ne fut « livresque ». Ce lui était une double raison pour détester cette scolastique stérile, qui substituait partout l'artifice à la sincérité. Il brisa donc bien vite les vieilles géoles où la poésie languissait enchaînée, il n'en conserva que ce qui pouvait convenir encore à l'esprit nouveau et à sa propre nature; il créa cet « élégant badinage », par lequel il devança La Fontaine et Voltaire et qui est demeuré une des formes les plus souples et les plus gracieuses de l'esprit français.

Mais je m'arrête, Monsieur le Ministre. Je n'abuserai pas de ce que je figure ici comme d'homme de lettres pour introduire une conférence dans cette fête. Si notre amour de la poésie et de l'art vous doivent un souvenir durable, c'est surtout notre patriotisme qui vous est reconnaissant. Avec Clément Marot, vous complétez le panthéon de nos gloires cadurciennes, et, par là, vous exaltez en nous un sentiment qui nous tient au cœur. Nous avons, en effet, le vif sentiment de ce que notre petite patrie a fait pour la grande, avec nos poètes, nos soldats et nos hommes politiques; nous réalisons pour notre part ce que le vieux Caton disait des Gaulois: ils excellent à bien parler et à se battre. Aussi les grands hommes dont l'image se dresse sur nos places furent-ils des hommes d'action; Marot lui-même aimait la guerre: il fut blessé à Pavie et l'artiste qui a sculpté cette élégante et mâle figure a pris soin de croiser sur le socle

le myrte du poète avec l'épée du soldat. Ce monument est le troisième de ceux qui, grâce au concours de l'Etat, décorent notre ville. Les deux autres perpétuent le souvenir anonyme de nos héroïques mobiles et le nom illustre de Gambetta, chez qui l'éloquence ne fut que la liberté et le courage parlant à la patrie. Vous avez voulu que ces graves témoins de l'histoire contemporaine fussent complétés par un gracieux hommage rendu à l'esprit brillant de l'ancienne France. Les représentants de la ville de Cahors vous ont témoigné leur reconnaissance; je m'acquitte d'un double devoir en exprimant la mienne, envers eux et envers vous. (Bravos répétés).

Discours de M. le Ministre

Messieurs,

Après les paroles que viennent de prononcer vos représentants et celui de mes collaborateurs à qui j'ai rendu avec regret une chaire qu'il a voulu reprendre, mais où la Sorbonne se félicite de le revoir, je n'ai plus à retracer devant vous la physionomie du poète que nous célébrons. Elle est aussi vivante dans vos esprits que devant vos yeux, grâce à l'éloquence de vos orateurs et au talent des artistes qui se sont unis pour élever ce monument d'un si parfait ensemble. Je félicite avec vous l'architecte de cette fontaine élégante et sobre, qui donne à Clément Marot son juste cadre; celui de vos compatriotes qui en a exécuté la partie décorative; les deux sculpteurs parisiens, dont l'un a reproduit avec sa vigueur habituelle les traits mâles et fins du poète, et dont l'autre a symbolisé par une allégorie exquise, cette union du Midi et du Nord à laquelle nous ne devons pas seulement l'esprit de Marot, mais l'esprit français lui-même.

En effet, Messieurs, je pense avec les maîtres de notre histoire, que la France fut incomplète jusqu'au jour où la fusion des langues par la littérature vint terminer l'œuvre de la politique. Notre pays avait un corps vigoureux en sortant des rudes mains de Louis XI; il lui manquait une âme qui donnât une seule pensée à cet être où s'agitaient encore tant d'éléments rivaux. La poésie devait être une part de cette âme. Ce que dit la légende antique de ce pouvoir mystérieux des vers qui calme et adoucit toutes les violences, est une profonde vérité. Du jour où un peuple s'habitue à retrouver ses joies et ses douleurs, ses souvenirs et ses espérances, dans les chants des mêmes poètes, son unité morale est fondée.

Ce n'est pas un médiocre honneur pour votre pays d'avoir donné avec Marot le premier signal de ce rapprochement. On peut dire sans exagérer le rôle de l'aimable poète que son action fit entrer dans la littérature française des qualités qui lui manquaient encore et qui étaient un apport nécessaire à cette Renaissance dont il eut la bonne fortune de rencontrer les débuts. Du moyen-âge il conserva le bon sens et la verve railleuse qui sont le meilleur de l'esprit du Nord; il y joignit l'agrément et l'esprit de clarté qui naissent aux pays du soleil; il se préserva du pédantisme grec et latin dont ses successeurs allaient s'alourdir; ce poète de cour fut vraiment un poète national en parlant un langage que tous pouvaient comprendre.

Ce don de mesure et d'équilibre est bien un des caractères de l'esprit de votre pays. Je ne suis pas votre compatriote, mais je vous connais pour avoir habité près de vous. C'est grâce à cet esprit qu'entre la Loire et la Garonne, le premier souffle de la Renaissance fit germer si vite un groupe de talents, dont la riche diversité, offre une marque commune. Votre voisin Montaigne, aussi savant que personne, ne se nourrissait de la science grecque et latine qu'après l'avoir soumise à un examen très exigeant, pour changer dans sa propre substance, comme il le disait, ce que l'avidité de tant d'autres ne parvenait pas à s'assimiler. Son ami La Boétie demandait à la pensée romaine le droit d'affirmer la liberté imprescriptible de l'homme en face de la tyrannie. Bernard Palissy interrogeait la science et l'art des anciens, non pour les imiter, mais pour les égaler. Avant eux tous, Marot n'avait eu besoin que de lire son maître Villon pour comprendre que la source de toute poésie était dans la sincérité; il chanta donc sa vie, ses amours, ses souffrances et il fut poète parce qu'il était vrai.

Cette façon d'entendre la poésie était alors une exception dans la littérature générale de la France, mais non dans votre pays. On a pu dire sans exagération qu'au XVI^e siècle Cahors fut un centre littéraire. La postérité n'a pas retenu les noms de tous les poètes et de tous les prosateurs, de tous les traducteurs et de tous les juristes qui se groupaient alors autour de votre Université, mais une partie de leurs œuvres subsiste. Cujas enseignait dans vos chaires; on lit encore Pierre Salivat, qui

traduisait Hérodote, tandis qu'Amyot traduisait Plutarque, dans cette langue savoureuse qui rend à l'antiquité la fleur de sa jeunesse ; les délicats, éditent et commentent Olivier de Magny.

Messieurs, Clément Marot, a dit que le Quercy était un pays heureux. C'est le Midi et son soleil : les fruits, les fleurs, les vignes donnent à ses vallées l'aspect d'une terre italienne ; mais, le Nord est déjà dans la rudesse de ses contours, et dans l'âpreté de ses plateaux. Pays riant et sauvage à la fois, où l'existence n'est pas sans douceur, mais où la mollesse n'a point de place, la race qui l'habite est aimable, mais sans cesser d'être virile. Elle a l'imagination vive et la parole éloquente, mais elle a aussi le caractère fortement trempé. Ses fils, suivant les heures, peuvent être également des poètes et des hommes d'action.

Messieurs, Clément Marot, représente à merveille cette alliance des facultés diverses qui donne à vos compatriotes un caractère si vraiment français. En lui l'homme d'action aimait la forme la plus virile de l'activité

humaine, la guerre ; il se faisait gloire d'avoir versé son sang à Pavie, et pour sa part, il avait donné à François I^{er}, son protecteur, le droit de prononcer le mot fameux qui sauvegardait l'honneur de la France. Galant et brave, il écrivait à son amie, dans une note bien française :

Que dirai plus du combat rigoureux ?
Tu sais assez que le sort malheureux
Tombe du tout sur notre nation.....
Lors fut juré tout autre rudement
Le bras de cil qui t'aime loyalment ;
Non pas le bras dont il a de coutume
De manier ou la lance ou la plume :
Amour encor te le garde et réserve.

Quant au poète, il réunit merveilleusement les qualités de bon sens et d'esprit qui sont les traits distinctifs, des meilleurs écrivains français.

Son esprit, est-il besoin de rappeler à quel point il fut léger, ailé pour ainsi dire ; et quelle fut la saveur du miel de cette vive abeille, armée, contre ses ennemis d'un si terrible aiguillon.

Quant à son bon sens, c'est celui de nos écrivains les plus originaux. C'est celui de Villon, de Rabelais, de Molière et de la Fontaine ; c'est celui de Voltaire, et de tout ce dix-huitième siècle que, comme Michelet, nous avons tous le droit d'appeler le grand siècle. Le bon sens, chez lui, c'est une raison robuste, large, élevée, qui fait sans peur, la guerre aux préjugés, aux abus, à l'ignorance, à la superstition, qui n'entend pas d'ailleurs substituer aux symboles qu'elle discrédite d'autres symboles aussi impérieux, mais qui veut vraiment la liberté, et met au nombre des fléaux du genre humain, l'intolérance. Un libre esprit, voilà ce que Marot a voulu être et osé rester jusqu'au bout, et voilà ce qu'il paya de la prison et de l'exil : Car ce brave et bon Français mourut, vous le savez, comme d'une douloureuse nostalgie, hors de son cher pays de France.

J'avais donc le droit de le ranger parmi les hommes d'action et, à ce titre, vous l'aimez doublement. En effet, c'est surtout parmi vos hommes d'action que vous aimez à vous reconnaître.

Ils sont nombreux, depuis les luttes de l'indépendance gauloise, jusqu'aux guerres de la Révolution et de l'Empire, jusqu'au temps présent, ceux de vos compatriotes qui illustrèrent une bravoure à la fois brillante et réfléchie. Quant à ceux qui ont fait de l'éloquence la forme la plus puissante de l'action, je n'en citerai qu'un, dont l'histoire s'est confondue pendant dix ans, avec celle de l'honneur national, de la République et de la Liberté, Léon Gambetta.

En énumérant ces dons si divers, Messieurs, je ne m'éloigne pas de l'objet de cette fête, qui est surtout de rendre hommage à un poète. Le talent de Marot reproduit un aspect de votre caractère et une force de votre race ; je crois donc que nous le comprenons d'autant mieux, que nous le voyons dans l'ensemble de ce qui le précède et de ce qui le suit. Vous avez bien fait de compléter avec lui cette série d'images qui sont votre fierté ; dans cette entreprise vous avez travaillé pour la France ; c'est pour cela que l'Etat est venu à votre aide et je suis heureux de vous rendre témoignage en son nom. (Vifs applaud.)

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Fêtes de Cahors

La Compagnie d'Orléans, a l'honneur d'annoncer au Public, que les trains spéciaux suivants, auront lieu à l'occasion du retour des Fêtes de l'Inauguration du Monument Clément Marot.

Le 3 Juillet

Ligne de Brive, départ.	11 h. 00 soir.
id. Montauban, id.	11 h. 15 id.
id. Capdenac, id.	11 h. 30 id.
id. Libos, id.	11 h. 43 id.

Fêtes de Sarlat

3 et 4 Juillet 1892

A l'occasion des Fêtes qui auront lieu à Sarlat les 3 et 4 Juillet 1892, pour l'inauguration de la statue de La Boétie, la Compagnie d'Orléans rendra valables, pour le retour, jusqu'aux derniers trains du mardi 5 Juillet, les billets aller et retour à prix réduits qui auront été délivrés pour Sarlat, les samedi 2, dimanche 3 et lundi 4 juillet, aux conditions de son tarif spécial G. V. n° 2.

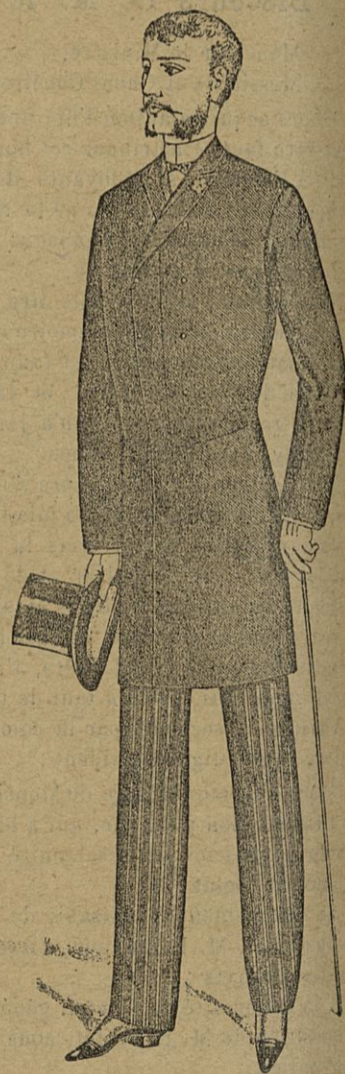


MAGASINS DU PRINTEMPS CAHORS

MISE EN VENTE AVEC RABAIS CONSIDÉRABLES
de coupes, coupons, et soldes de fin de saison

Occasions remarquables à tous les comptoirs

1 lot Cretonne d'Alsace p. robes.	0,35	1 lot Jerseys solde.....	1,95
1 lot Picotines d'Alsace p. robes....	0,60	1 lot Jerseys supérieurs...	2,95
1 lot Satin d'Alsace première marque.....	0,75	1 lot Visites et Mantes....	6,75
1 lot Guipure écrue pour rideaux....	0,15	1 lot Jaquettes.....	2,95
1 lot Guipure couleur, nouveauté..	0,45	1 lot Mérinos Pure laine largeur 1 m.	0,95
1 lot Toile p. r. fil, pour draps de lit, Occasion....	0,85	1 lot Lainage pure laine, gde larg. p. robes.	0,75
1 lot Draperie p. cost. um. hom. et enf.	2,10	1 lot Lingerie Chemises confectionnées....	1,90
1 lot Satin soie largeur 0,50..	0,95		



Envoi franco d'échantillons sur demandes ; expéditions franco, contre remboursement, pour tout achat au-dessus de 20 fr. Par leur organisation spéciale, leur rapport direct avec tous les principaux producteurs, les MAGASINS du PRINTEMPS à CAHORS, offrent les mêmes avantages que les grandes maisons de Paris.

VÊTEMENT COMPLET SUR MESURE
Depuis : 35 fr.

PARIS-BREST
600 kilomètres en 33 heures
Par M. Jial-Laval sur une bicyclette CLÉMENT

CLICHERIE CENTRALE G. 591.

LES MEILLEURES MACHINES DU MONDE

Sont les célèbres Machines CLÉMENT, perfectionnées

CYCLISTES, ÉCOUTEZ !!!

Avant de commander votre Machine, il faut dans votre intérêt vous renseigner sur les Pneumatiques. Aussitôt que vous connaîtrez les nombreux perfectionnements pour cette année, vous direz, comme les connaisseurs : Le seul Pneumatique pratique le plus souple, c'est le **DUNLOP**, avec la nouvelle valve qui est parfaite. Tous les amateurs, tous les coureurs montent le **DUNLOP**, Licence Française.

A. CLÉMENT, 20, rue Brunel, Paris

Exposition Universelle 1889. — Hors concours. — Membre du Jury

Agent général : Jean LARRIVE, aîné, Cahors

Des agents sérieux sont demandés dans les villes où la Maison n'est pas représentée

LES GRANDS TRIOS
CHAMPIONNATS DE FRANCE
en 1891
ont été gagnés par M. F. CHARRON sur Machines CLÉMENT Pneumatiques.

CLICHERIE CENTRALE G. 625.

E: propriétaire-gérant : LAYTOU.